

Edition Mardi 05 mai 2015

Les cahiers d'artistes de Jean-Luc Manz, de l'intimité de l'atelier à la rotative

Par Elisabeth Chardon

Le Vaudois remplit des cahiers à spirale depuis 1989. Peintures et collages ainsi livrés révèlent à quel point l'abstraction de ses tableaux est nourrie d'images

Il a l'allure d'un gros bouquin noir, mais dès qu'on l'a entre les mains, on réalise son raffinement. La couverture est finement sérigraphiée pour donner un délicat effet de moutonnage. La forme bleue, percée de petits trous, sur laquelle le titre est discrètement écrit est en fait un autocollant, apposé à la main. Ce travail artisanal se marie à une impression industrielle. Les carnets de notes, ou Notebooks, de l'artiste vaudois Jean-Luc Manz ont en effet été imprimés sur le même papier que L'Illustré, à Zofingue, sur les presses de Ringier. Un livre d'art traité comme un magazine populaire, c'est rare. Et en l'occurrence, c'est beau et juste.

L'ouvrage est coédité par le Musée Jenisch, qui a acheté les cahiers de Jean-Luc Manz en 2013, et par [JRP|Ringier](#), maison fondée en 2004 par le curateur genevois Lionel Bovier en partenariat avec le patron de presse zurichois Michael Ringier. Depuis 1989, l'artiste vaudois a rempli 14 blocs et cahiers. Le tout forme une belle pile de plus de mille pages qu'on peut voir photographiée à la fin du livre. C'était un véritable défi que de transformer cette matière en livre. La solution de l'impression sur les rotatives offset de Zofingue s'est imposée. «Lionel Bovier et moi l'avons trouvée en discutant du projet, explique Gilles Gavillet, directeur artistique de JRP Ringier. Nous avons l'expérience des 1200 pages d'About Nothing qui reproduisait trois décennies de dessins de John Armleder. Nous voulions quelque chose de plus léger, de plus facile à transporter et à diffuser.»

Encore fallait-il adapter les cahiers. L'ensemble des pages a été scanné par les machines performantes des ateliers de numérisation de la Ville de Lausanne. Les spirales ont été laissées de côté, un délicat travail d'ajustement a été réalisé pour ne jamais couper le bout d'un dessin ou d'un collage à la marge. Avec le photolithographe Roger Emmeneger, des protocoles ont été mis en place pour conserver l'aspect naturel des carnets, avec les noirs des tirages de presse, toujours un peu moins profonds que ceux des éditions de livres, avec aussi la fragilité des crayonnés.

Jean-Luc Manz peint dans ses cahiers avec la même peinture acrylique qu'il emploie pour ses toiles. Il colle aussi, et les cahiers prennent ainsi de l'épaisseur, gondolent un peu, ce qu'on ne retrouve pas dans l'ouvrage. «Au départ, il s'agissait de carnets d'esquisses classiques», nous a-t-il expliqué dans son atelier lausannois où il continue à remplir de nouvelles pages quadrillées qui conviennent bien à son abstraction géométrique.

Je ne me souviens plus très bien, peut-être m'a-t-on offert le premier carnet et j'ai commencé à essayer sur le papier mes idées de peinture. Jamais ça n'a été une pratique quotidienne. Un cahier peut tenir une ou plusieurs années.» Il explique qu'il passe parfois plus de temps dans les pages de son cahier après une intense période de peinture, après avoir achevé un cycle, par besoin de trouver des forces nouvelles.

Peu à peu, les collages se sont immiscés dans les pages. Elles ont souvent été trouvées dans la presse, série d'illustrations ou articles entiers, ce qui rend l'impression sur les rotatives de Ringier encore plus

pertinente. Ce sont aussi des publicités, tel ce flyer pour une méthode de fitness inspirée du kickboxing, ou des souvenirs de voyage, comme un simple billet d'avion. Elles ont été sélectionnées pour leur sujet, pour ce qu'elles représentent ou pour leur graphisme.

Les cahiers ne sont ni la préfiguration ni le répertoire exact de l'œuvre de Jean-Luc Manz. Ils montrent pourtant clairement, comme il le dit lui-même, que «l'abstraction n'est pas au départ, elle est à l'arrivée». Ainsi, les images de briques se développent presque en collection particulière au fil des pages et elles ont une relation assez directe avec les peintures de l'artiste. Alors que les photographies d'hommes, souvent dénudés, révèlent une part plus intime. «Il y a peu de temps encore, je ne montrais ces cahiers qu'à un nombre restreint de personnes, dans mon atelier. C'est une étape importante de ma vie que de les livrer ainsi», reconnaît-il, lui-même encore impressionné d'avoir accepté cette transparence.

Ces pages sont un espace de recherche et de liberté, où s'assemblent les inspirations les plus diverses. Dans sa postface au livre, Julie Enckell Julliard, directrice du Musée Jenisch, les relie à l'héritage de Malevitch, si important pour l'artiste vaudois. Elle reprend cette citation du suprématisse russe: «La couleur et la forme ne mettent rien en forme mais ne font que tendre à exprimer la force secrète des sensations.»

Elle évoque aussi, bien sûr, l'atlas d'Aby Warburg, Mnémosyne. Après la Première Guerre mondiale, ce lettré profondément bouleversé par le conflit s'est consacré à cette tâche immense de mettre en résonance un millier d'images réunies en quelque 80 planches, pour risquer ainsi une lecture du monde. On le tient ainsi pour fondateur de cette science des images qu'on appelle l'iconologie.

Le travail de Jean-Luc Manz sur les images est plus personnel, ce sont ses fantômes et non pas ceux d'une société tout entière qui sont là. Ce qu'il livre normalement, ce sont les tableaux, qui viennent dans un second temps. Et qu'on découvre désormais avec une épaisseur en plus, malgré leur apparente transparence.

Jean-Luc Manz, Notebooks , édité par le Musée Jenisch, Vevey, et JRP|Ringier, 1040 pages.

Wallpaper Liberation: les carnets de Jean-Luc Manz , exposition au Musée Jenisch, jusqu'au 16 août.

www.museejenisch.ch.

Exposition Jean-Luc Manz, galerie Skopia, Genève, jusqu'au 16 mai. www.Skopia.ch.